

# Tristesse en mer

Les mouettes volent et jouent ;  
Et les blancs coursiers de la mer,  
Cabrés sur les vagues, secouent  
Leurs crins échevelés dans l'air.

Le jour tombe ; une fine pluie  
Eteint les fournaises du soir,  
Et le steam-boat crachant la suie  
Rabat son long panache noir.

Plus pâle que le ciel livide  
Je vais au pays du charbon,  
Du brouillard et du suicide ;  
- Pour se tuer le temps est bon.

Mon désir avide se noie  
Dans le gouffre amer qui blanchit ;  
Le vaisseau danse, l'eau tournoie,  
Le vent de plus en plus fraîchit.

Oh ! je me sens l'âme navrée ;  
L'Océan gonfle, en soupirant,  
Sa poitrine désespérée,  
Comme un ami qui me comprend.

Allons, peines d'amour perdues,

Espoirs lassés, illusions  
Du socle idéal descendues,  
Un saut dans les moites sillons !

A la mer, souffrances passées,  
Qui revenez toujours, pressant  
Vos blessures cicatrisées  
Pour leur faire pleurer du sang !

A la mer, spectre de mes rêves,  
Regrets aux mortelles pâleur  
Dans un cœur rouge ayant sept glaives,  
Comme la mère des douleurs.

Chaque fantôme plonge et lutte  
Quelques instants avec le flot  
Qui sur lui ferme sa volute  
Et l'engloutit dans un sanglot.

Lest de l'âme, pesant bagage,  
Trésors misérables et chers,  
Sombrez, et dans votre naufrage  
Je vais vous suivre au fond des mers.

Bleuâtre, enflé, méconnaissable,  
Bercé par le flot qui bruit,  
Sur l'humide oreiller du sable  
Je dormirai bien cette nuit !

... Mais une femme dans sa mante

Sur le pont assise à l'écart,  
Une femme jeune et charmante  
Lève vers moi son regard,

Dans ce regard, à ma détresse  
La Sympathie à bras ouverts  
Parle et sourit, soeur ou maîtresse,  
Salut, yeux bleus ! bonsoir, flots verts !

Les mouettes voient et jouent ;  
Et les blancs coursiers de la mer,  
Cabrés sur les vagues, secouent  
Leurs crins échevelés dans l'air.

Théophile Gautier (1811–1872)